

Yılmaz Güney

Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01 / 44 87 11



Les raisons pour lesquelles Yılmaz Güney a quitté son pays

- Son ouvrage intitulé «Sur le fascisme» a été interdit et lui-même a été condamné à sept ans et demi de réclusion et à deux ans et demi de résidence surveillée. Cette condamnation a eu lieu un mois et demi après son évasion en 81.
- Son article intitulé «Des fractions politiques» lui a valu sept ans et demi de réclusion supplémentaire et deux ans et demi d'assignation à résidence surveillée.
- Une lettre qu'il avait écrit à Señor Fernando Herrera, le directeur du Festival du film de Valladolid (Espagne) lui a coûté cinq ans de réclusion de plus.
- Septs autres procès politiques engagés contre lui sont toujours pendants aujourd'hui. Le total des peines requises s'élève à près de cent ans.
- Ses films «Sürü» (le troupeau), «Düşman» (l'ennemi) et «Arkadaş» (l'ami) ont été interdits.
- Son recueil de nouvelles «Des histoires pour mon fils» a été interdit.
- La Commission de censure et le conseil d'état ont prononcé une mesure de censure contre son scénario intitulé «Dag» (la montagne).
- Ses proches, ses amis, tous ceux qui avaient des liens avec lui, même sur un plan strictement culturel, subissent des pressions morales et physiques.

Tous ces faits relatés font partie de la répression générale qu'exerce la junte fasciste sur les peuples de Turquie et ils ne doivent être pris en considération qu'à ce titre.

Yılmaz Güney

The censorship laws in present-day Turkey are still orientated towards the Italian example of 1939. Turkish film-makers are totally dependent financially upon the distributors. The latter obtain the credit they need from the banks and thus determine who produces what. The state has no interest whatever in film and thus invests nothing in it.

The government's negative attitude has the positive effect of getting more and more people to recognise the cultural significance of the medium film. Trade unions also try to use film for their objectives. Thus a dialectical situation exists: film and film-making are suppressed, yet at the same time increasing numbers of young, educated intellectuals, conscious of the social and political conditions in their country, are making their own kind of film, as has for instance Yılmaz Güney.

As Güney did not acquiesce in the face of the authorities, they did everything they could to hamper him in his activities, regardless of his great popularity as a writer, actor and film-maker in Turkey.

In 1961 he was sentenced to two years imprisonment under the pretext of having published a poem for communist propaganda purposes.

In 1972 he was sentenced again because he had put up students who were wanted by the police as anarchists, during the bitterest phase of the struggle against the semi-military dictatorship.

Protests at home and abroad managed to get Güney set free. But today he is in prison again, sentenced to 18 years for murder.

He is supposed to have shot and killed a man (judge by profession) in a scuffle. The circumstances of the legal procedure before the court gave rise to doubts as whether the verdict was legitimate.

- There was no ballistic examination of the weapon involved, nor any judicial medical examination of the body.

- The identity of the weapon remained unproved.

- The result of the autopsy with regard to the bullet's point of entry and exit virtually excludes Güney's guilt.

- Witnesses' statements are said to have been manipulated.

- In Adana the prosecutor was changed before the process.

- The process was removed from Adana to Ankara without any urgent cause.

- In Ankara the judge presiding over the court was changed after the defence had made an application for a ballistic examination.

All chance phenomena?

After a leave from the prison of Isparta on the 9th October 1981, Güney did not return. Since then he has been living abroad in exile.

Yılmaz Güney

Les lois de censure, en Turquie, s'inspirent de nos jours encore de l'exemple italien de 1939. Les cinéastes turcs sont totalement dépendants des distributeurs, car ce sont eux qui reçoivent des banques les crédits nécessaires; par conséquent, ils décident ce qui sera produit ou non. L'état ne montre aucun intérêt pour le cinéma et n'accorde donc aucune subvention aux cinéastes.

Cette attitude négative du gouvernement a pour effet positif que de plus en plus de personnes reconnaissent au cinéma sa signification culturelle en tant que média. Des organisations syndicales, par exemple, essaient de gagner le film au service de leur cause. On est alors en présence d'une situation typiquement dialectique: d'un côté, le film et la création cinématographique sont de plus en plus réprimés, d'un autre côté, les jeunes intellectuels qui se sentent concernés par les conditions sociales et politiques régnant dans leur pays, sont de plus en plus nombreux à vouloir faire des films. C'est le cas de Güney.

Comme ses idées n'allaient pas dans le sens du pouvoir, celui-ci fit tout son possible pour le gêner dans ses projets, sans tenir compte de la grande popularité de Güney, en tant qu'écrivain, comédien et cinéaste. En 1961, on le condamne à deux ans de prison pour avoir publié un poème, soi-disant de propagande communiste.

En 1972, il est à nouveau condamné pour avoir hébergé des étudiants recherchés par la police comme anarchistes, à l'époque où la lutte contre la dictature semi-militaire était particulièrement violente. Une campagne de protestation internationale fut alors déclenchée pour obtenir sa remise en liberté. Mais il est actuellement de nouveau en prison, condamné pour meurtre à 18 ans de réclusion. Il est accusé d'avoir abattu un homme, qui était juge de profession, au cours d'une altercation. Les circonstances au cours des débats au tribunal laissèrent apparaître des doutes quant à la légitimité du verdict.

- On n'a jamais mené d'enquête ballistique ni d'examen médico-légal complémentaire du cadavre.

- L'arme utilisée pour le crime n'a jamais été identifiée.

- D'après les résultats de l'autopsie, les points d'impact de la balle excluent pratiquement que Güney puisse être l'auteur du crime.

- Il semble que les témoignages aient été manipulés.

- Le procureur général de la ville d'Adana fut muté juste avant l'ouverture du procès.

- Le procès fut ensuite transféré d'Adana à Ankara sans raison impérative.

- A Ankara, le président du tribunal fut remplacé après que la défense eût demandé qu'il soit procédé à une enquête ballistique.

Est-ce que ce ne sont que des hasards?

En octobre 1981, Güney, après une permission, ne retourne pas à la prison d'Isparta. Depuis ce moment-là, il vit en exil à l'étranger.

Yılmaz Güney

Noch heute orientieren sich die Zensurgesetze der Türkei an einem italienischen Vorbild von 1939. Finanziell sind türkische Filmemacher total abhängig von den Verleihern: diese erhalten die erforderlichen Kredite von den Banken. Sie bestimmen folglich, wer was produziert. Der Staat hat keinerlei Interesse für Film, Subventionen sind kaum zu bekommen.

Diese negative Haltung der Regierung hat den positiven Effekt, dass immer mehr Leute die kulturelle Bedeutung des Mediums Film erkennen. Auch gewerkschaftliche Organisationen versuchen, Film in ihrem Sinn einzusetzen. Daraus wiederum entwickelt sich eine sehr dialektische Situation: Einerseits werden der Film und das Filmschaffen noch mehr unterdrückt, andererseits machen immer mehr junge, gebildete Intellektuelle in Kenntnis der sozialen und politischen Verhältnisse in ihrem Land ihren Film. So vor allem Yılmaz Güney.

Da er sich auf die Macht nicht einliess, hinderten ihn deren Repräsentanten, wo sie konnten, unbeeindruckt von der Tatsache, dass Güney in der Türkei ein sehr populärer Schriftsteller, Schauspieler und Filmemacher ist.

1961 wurde er unter dem Vorwand, ein Gedicht zu kommunistischen Propagandazwecken veröffentlicht zu haben, zu zwei Jahren Gefängnis verurteilt.

1972 wurde er abermals verurteilt, weil er Studenten bei sich hatte wohnen lassen, die als Anarchisten von der Polizei gesucht wurden. Dies zu jener Zeit, als der Kampf gegen die halb-militärische Diktatur am heftigsten geführt wurde.

Damals erreichten in- und ausländische Proteste, dass Güney wieder auf freien Fuss kam. Aber bald darauf sass er als Mörder verurteilt für 18 Jahre im Gefängnis. Er soll im Handgemenge einen Mann, Richter von Beruf, erschossen haben. Die Umstände bei der Gerichtsverhandlung lassen an der Rechtmässigkeit des Urteils Zweifel aufkommen.

- Ballistische Untersuchungen an der betreffenden Schusswaffe oder ergänzende gerichtsmedizinische Untersuchungen an der Leiche wurden nicht durchgeführt.

- Unbewiesen bleibt die Identität der Tatwaffe.

- Der Autopsiebefund an Ein- und Ausschusswunden schliesst Güney als Täter so gut wie aus.

- Zeugenaussagen sollen manipuliert worden sein.

- In Adana wurde vor Beginn des Prozesses der Staatsanwalt ausgetauscht.

- Der Prozess wurde ohne zwingenden Grund von Adana nach Ankara verlegt.

- In Ankara wurde der Gerichtsvorsitzende ausgetauscht, nachdem die Verteidigung einen Antrag auf ballistische Untersuchung gestellt hatte.

Alles Zufälle?

Im Oktober 1981 ist Güney nach einem Urlaub nicht ins Gefängnis Isparta zurückgekehrt. Er lebt seither im Ausland im Exil.

Aç Kurtlar

Dorfstrasse 4 · P.O.Box 258
Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01/44 87 11

Turkey 1967

Hungry Wolves

Les Loups affamés



Crew:

Production Güney Film
Director Yılmaz Güney
Screenplay Yılmaz Güney
Camera Ali Uğur
Editing Ender Feker
Kenan Hacıman

Cast:

Yılmaz Güney
Hayati Hamzaoğlu
Enver Güney
Türkan Ağrak
Sevgi Can

35 mm, 1900 m / 6200 ft, 70 min, 1:1.33, b/w

Hungry Wolves

Güney plays the leading role here again, a mountain brigand who terrorises local villagers and is eventually hunted down by the police.

Güney treats this story in a social realist manner. With this film, he began to break with the traditional form of presentation, which he had created in his previous work and which was inspired by classical Turkish film. He made this film while he was doing his military service in eastern Anatolia.

Güney's lyrical capacity is particularly in evidence in views of snow-covered Anatolian countryside. Here too revenge is the main subject. As in all Güney's films, it is injured dignity which lies behind the feud and which paralyzes human life in the region where all the stories take place. The contrast between this and those, as yet undiluted, values defended by rural society makes up the utopian-belligerent aspect of all Güney's films. Every onlooker, even a Western one thus has a chance of identification. What is still able to survive in the remote rural parts of eastern Anatolia is present in our minds only as a vague recollection of something long past.

Les Loups affamés

C'est encore une fois Güney qui joue le rôle principal. Il est un brigand des montagnes qui terrorise les villageois des environs. La police est à sa poursuite et le capture.

Güney raconte cette histoire de manière réaliste et en faisant une critique de la société. Ce film rompt avec la tradition de ses précédents films qui tenaient plus du film turc classique. Güney l'a tourné pendant son service militaire dans l'est de l'Anatolie.

La puissance lyrique de Güney ressort particulièrement dans les scènes de paysages anatoliens enneigés. C'est aussi la vengeance qui occupe le premier plan dans ce film, mais comme dans tous les films de Güney, derrière cette vengeance se cache un honneur blessé, et pour les hommes de ces contrées, il est impossible de continuer à vivre sans avoir obtenu réparation. Le milieu paysan doit défendre ses valeurs qui sont encore intactes par rapport à celles en vigueur dans les grandes villes; c'est précisément cette opposition de valeurs qui confère à tous les films de Güney ce côté utopique et combattant et permet une identification du spectateur, même s'il est de culture occidentale. Ce qui peut encore être défendu dans les contrées paysannes du fin fond de l'Anatolie n'existe plus dans nos esprits que sous la forme de vagues réminiscences d'un passé révolu.

Hungrige Wölfe

Güney spielt erneut die Hauptrolle in diesem Film. Er spielt einen Räuber in den Bergen, der die Dorfbewohner der ganzen Umgebung terrorisiert. Die Polizei jagt und stellt ihn.

Güney erzählt die Geschichte in sozial-kritisch-realistischer Form. Er bricht mit diesem Film die Darstellungsweise, mit der er in den vorangegangenen Filmen in Anlehnung an die Tradition des klassischen türkischen Films gearbeitet hatte. Er drehte den Film, während er seinen Militärdienst in Ost-Anatolien leisten musste.

Besonders das lyrische Talent Güneys kommt in der Darstellung der verschneiten anatolischen Landschaft zur Geltung. Auch hier ist die Rache wieder das vordergründige Thema. Aber wie in allen Güney-Filmen verbirgt sich hinter einer «Rache» immer eine verletzte Würde, die es den Menschen dieser Landstriche unmöglich macht, weiterzuleben. Die Gegenüberstellung von «Werten», die eine bäuerliche Struktur zu verteidigen haben, die von den Wertbegriffen der Millionenstädte noch nicht angekränkt sind, stellt den utopisch-kämpferischen Aspekt aller Güney-Filme dar und bildet das Identifikations-Muster für jeden, auch für westliche Zuschauer. Was in den bäuerlichen Gegenden dieses einsamen Ost-Anatolien noch verteidigt werden kann, ist in unseren Köpfen nur noch als vage Erinnerung an etwas längst Verlorenes vorhanden.

Seyyit Han

Dorfstrasse 4 - P.O. Box 258
Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01 / 44 87 11

Turkey 1968

Bride of the Earth



Crew:
Production Güney Film
Director Yılmaz Güney
Screenplay Yılmaz Güney
Camera Gani Turanlı
Editing Sezai Elmaskaya
Tahsin Demirant

Cast:
Yılmaz Güney
Nabihat Çehre
Hayati Hamzaoğlu
Danyal Topatan

Awards:
Adana Film Festival 1969:
AWARD for BEST ACTOR
AWARD for BEST CAMERA

35 mm, 2100 m / 6900 ft, 75 min, 1:1.33, b/w

Bride of the Earth

Seyyit Han, played by Yılmaz Güney, is proud but poor. He loves a girl from his village in Anatolia and she loves him. But Seyyit Han does not want to marry immediately. He wants to leave the village and perhaps come back rich and famous, and then marry. His absence extends over years.

Meanwhile a rich man in the village asks the girl for her hand. Her brother would very much like to see a connection between the two families. He fabricates a death notice, thereby forcing the girl to give up waiting for Seyyit Han and consent to marry the rich man.

A magnificent wedding is organised. But during the wedding ceremony, Seyyit Han returns to his village. The young woman rejects her rich husband when she learns of Seyyit Han's return.

The rich man arranges a duel with Seyyit Han. He does not tell him though that the target is the head of the young woman, who is buried to her chin in the sand with a basket on her head. The rejected husband fixes a white marguerite to her forehead. Being a good shot, Seyyit Han hits the girl he loves in the middle of her forehead.

«Seyyit Han» is generally considered to be the best of Güney's early films. It was made in 1968 and has both the characteristics of a Western (the duel) and elements of rustical comedy (the wedding preparations). Güney here handles a topic which is to recur in much later films: the feud. Such family animosities can in theory only end when there is nobody left who can take revenge, i.e. when all are dead. The character of Seyyit Han is continued in «Elegy», in the generous bandit who is searching for truth, after prison experience and persecution.

Seyyit Han

Seyyit Han, interprété par Yılmaz Güney, est fier mais pauvre. Il aime une jeune fille de son village de l'Anatolie et elle l'aime aussi. Mais Seyyit Han ne veut pas encore se marier. Il a l'intention de quitter le village pour y revenir riche et célèbre et s'y marier. Son absence dure de longues années.

Entre-temps, un riche villageois demande la jeune fille en mariage. Le frère de celle-ci verrait d'un bon oeil une alliance entre sa famille et celle de cet homme riche. Il fait courir la nouvelle du décès de Seyyit Han pour que sa soeur renonce à l'attendre et accepte d'épouser le riche villageois.

On prépare une grandiose cérémonie de mariage. Mais au beau milieu de la fête, Seyyit Han revient au village. La jeune femme, apprenant le retour de Seyyit Han se refuse à son nouvel époux.

Celui-ci organise alors un duel avec Seyyit Han. Il ne lui dit pas, bien sûr, que derrière la cible se trouve la tête de sa femme que l'on a enterrée dans le sable jusqu'au cou; sur sa tête, on a renversé une corbeille, avec une marguerite à l'emplacement du front. Seyyit Han, bon tireur, atteint la jeune fille qu'il aime en plein front.

Ce film passe pour être le meilleur des premiers films de Güney. Il date de 1968 et possède le caractère d'un western (le duel) en même temps que d'une comédie paysanne (les préparatifs du mariage). Dans ce film, Güney traite déjà de la vendetta, thème qu'il reprendra souvent plus tard. Cette forme de guerre entre clans familiaux ne peut théoriquement se terminer que lorsque tous ceux qui sont concernés par l'offense sont morts.

Le personnage de Seyyit Han se prolonge plus tard dans le personnage principal d'«Élégie», ce bandit au grand coeur en quête de vérité.

Seyyit Han

Seyyit Han, gespielt von Yılmaz Güney, ist stolz, aber arm. Er liebt ein Mädchen aus seinem Dorf in Anatolien, und das Mädchen liebt ihn. Aber Seyyit Han will nicht sofort heiraten. Er will erst das Dorf verlassen und vielleicht reich und berühmt zurückkommen und dann heiraten. Seine Abwesenheit zieht sich über lange Jahre hin.

In der Zwischenzeit hält ein reicher Mann aus dem Dorf um das Mädchen an. Der Bruder des Mädchens sähe gerne eine Verbindung seiner Familie mit der Familie des reichen Mannes. Er konstruiert eine Todesnachricht. Damit zwingt er das Mädchen, das Warten auf Seyyit Han aufzugeben und der Heirat mit dem reichen Mann zuzustimmen.

Es wird eine glanzvolle Hochzeit vorbereitet. Aber während der Hochzeitszeremonie kommt Seyyit Han in sein Dorf zurück. Die junge Frau verweigert sich ihrem reichen Ehemann, als sie von der Rückkehr Seyyit Hans erfährt.

Daraufhin arrangiert der reiche Mann mit Seyyit Han ein Duell. Er sagt ihm aber nicht, dass das Ziel der Kopf seiner bis ans Kinn in den Sand eingegrabenen Braut ist, auf deren Kopf man einen Korb gestellt hat. Auf ihre Stirn heftete der verschmähte Ehemann eine weisse Margerite. Als guter Schütze tritt Seyyit Han das Mädchen, das er liebt, mitten in die Stirn.

Dieser Film gilt als der beste der frühen Güney-Filme. Er entstand 1968 und hat sowohl Westerncharakter (das Duell) als auch Elemente einer rustikalen Komödie (die Hochzeitsvorbereitungen). Güney behandelt schon in diesem Film ein Thema, das sich in vielen späteren wiederholen wird: die Blutrache. Dieser Familienkrieg kann im Extremfall nur ein Ende finden, wenn es niemanden mehr gibt, der weiterhin Rache nehmen kann, wenn also alle tot sind. Die Figur des Seyyit Han geht später über in die Hauptfigur von «Agib»: in die Figur des grosszügigen Banditen, den Mann, der nach Erfahrungen im Gefängnis in der Verfolgung die Wahrheit sucht.

Umut

Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01/44 87 11

Turkey 1970

Hope

Espoir



Crew:

Production Güney Film
Abdurrahman Keskiner
Director Yılmaz Güney
Screenplay Yılmaz Güney
Camera Kaya Ererez
Sound Necip Sarıcaoğlu
Editing Celâl Köse
Music Arif Erkin

Cast:

Yılmaz Güney Cabbar
Gülşen Alınacı Fatma
Tuncel Kurtiz Hasan
Osman Alyanak Priest
Sema Engin Cemile
Sevgi Tatlı Hatice
Kürşat Alınacı Mehmet

Awards:

Adana Film Festival 1970:

AWARD for **BEST FILM**

AWARD for **BEST ACTOR**

Grenoble Film Festival 1972:

SPECIAL AWARD — Grand Jury

35 mm, 2700 m / 8900 ft, 100 min, 1:1.33, b/w

Hope

According to Yılmaz Güney himself this film contains autobiographical elements. The main character is the taxi-driver, Cabbar, who leaves his village to earn a living in the town, Adana.

At the beginning of the film, we see him in his horse-drawn taxi outside the station in Adana. Not a single traveller hires him. Cabbar's eternal hope is to win at Lotto. Being illiterate he gets somebody else to find out for him whether he has won. Although his situation has condemned him to poverty, his everlasting hope makes his life bearable. The earnings which Cabbar hands over to his wife are minimal and his family is expensive. His creditors are grumbling.

One day, when Cabbar has left his vehicle to buy some cigarettes, a motor-car runs into it and kills one of his two horses.

At the police-station, Cobbar is told that he is the guilty one. The real culprit, the car driver, forgives him mercifully and Cobbar is thrown out. The procedure at the police-station has favoured the car driver right from the beginning.

Cabbar goes to borrow money from a farmer who was once his employer, because he desperately needs a second horse – but he receives no money. For a while he shovels sand by the river. He decides to sell all unessential household articles in order to get some money to buy the second horse, but his creditors enter the house during his absence and take away his taxi and his horse.

At his friend Hasan's suggestion, Cabbar joins him in trying to attack and rob people in the street. On the very first attempt they both receive heavy blows from a black American.

A taxi-drivers' demonstration does not influence Cabbar; he is equally deaf to his wife's suggestion to sell the taxi. He does not want to get it into his head that his environment is changing or that the taxi is not the only way of earning a living.

Finally, Hasan talks Cabbar into digging for a treasure whose location is to be established by a spiritual man who has telepathic powers. It goes without saying that Cabbar's last bit of money is forfeited. The futility of the treasure hunt almost drives Cabbar insane. The film ends with Cabbar turning in circles, his eyes blindfolded.

(Information supplied by the production)

«'Hope' recalls 'Ladri di Bicicletta' and other neorealist pix in the first half, then draws attention to 'The Treasure of Sierra Madre' in the second. But in the long run this is an original Turkish pic, having much more in common with films in Egypt and other Arab countries. It's become a modern, minor classic strongly directed and acted.»

Variety, August 2nd, 1978

Espoir

D'après Yılmaz Güney lui-même, ce film est en partie autobiographique. Le personnage principal, c'est Cabbar le cocher, qui quitte son village pour aller gagner sa vie à Adana.

Au début du film, on voit Cabbar somnolant dans son fiacre devant la gare d'Adana; aucun voyageur ne fait appel à ses services. Le grand espoir de Cabbar, c'est de gagner à la loterie. Comme il est analphabète, il demande aux autres de regarder pour lui s'il a gagné.

Bien que les circonstances l'aient condamné à la misère, ce vain espoir lui rend plus supportable.

Cabbar remet ce qu'il gagne à sa femme; ses revenus sont bien maigres pour subvenir aux besoins de sa famille et payer ses dettes. Ses créanciers bougonnent.

Un jour, alors que Cabbar est allé acheter des cigarettes, une voiture renverse l'un de ses deux chevaux qui succombe. Au commissariat, on dit à Cabbar qu'il est responsable de l'accident et on le met dehors après que l'automobiliste indulgent lui ait pardonné.

Cabbar se rend chez un gros propriétaire pour qui il a autrefois travaillé; il veut lui emprunter de l'argent pour acheter le second cheval dont il a absolument besoin. Mais il n'obtient rien. Pendant quelque temps, il travaille au fleuve où il doit pelletter du sable. Il décide de vendre tout le mobilier et les ustensiles qui ne sont pas indispensables au ménage afin de pouvoir s'acheter un deuxième cheval. Pendant son absence, les créanciers viennent chez lui et confisquent le fiacre et l'autre cheval.

Sur l'initiative de son ami Hasan, Cabbar et celui-ci essaient d'attaquer et de dévaliser des gens sur la route. Dès leur première tentative, ils se font rouer de coups par un Noir américain.

Les cochers de fiacre manifestent, Cabbar ne se sent pas concerné; sa femme lui avait suggéré de vendre la voiture, il ne l'avait pas non plus écoutée. Il n'arrive pas à saisir que le monde autour de lui s'est transformé et que conduire un fiacre n'est pas la seule façon de gagner de l'argent. A la fin, Cabbar suit les conseils d'Hasan et part à la recherche d'un trésor enfoui qu'un religieux est sensé découvrir grâce à un pouvoir surnaturel. Cabbar y laisse le reste de sa fortune et devient presque fou quand l'entreprise s'avère être un échec. Dans la scène finale, Cabbar tourne sur lui-même, les yeux bandés.

(Communiqué de la production)

«'Umut' rappelle 'Ladri di Bicicletta' et d'autres films réalistes dans sa première partie, puis attire l'attention sur 'The Treasure of Sierra Madre' dans la seconde. Mais, à long terme, c'est un film turc original, ayant bien davantage de points en commun avec les films égyptiens et ceux d'autres nations arabes. Il est devenu un film moderne, un classique mineur, dirigé et interprété avec force de caractère.»

Variety, August 2nd, 1978

Hoffnung

Nach Yılmaz Güneys eigenen Angaben weist dieser Film autobiographische Züge auf. Die Hauptgestalt ist der Kutscher Cabbar, der sein Dorf verlässt, um in der Stadt Adana seinen Lebensunterhalt zu verdienen.

Am Anfang des Films sieht man den in seinem Wagen schlafenden Cabbar vor dem Hauptbahnhof von Adana. Keiner der ankommenden Reisenden engagiert ihn. Cabbars ständige Hoffnung ist ein grosser Lottogewinn. Als Analphabet muss er andere nachschauen lassen, ob er nicht doch etwas gewonnen hat.

Wenn auch die Verhältnisse ihn zur Armut verdammt haben, so macht seine ungebrochene Hoffnung sie ihm doch erträglich.

Cabbars Einkünfte, die er bei seiner Frau abliefern, bleiben sehr gering. Seine Familie kostet Geld. Seine Gläubiger murren.

Als eines Tages Cabbar seine Kutsche stehen lässt, um Zigaretten zu kaufen, fährt ein Auto eines seiner beiden Pferde um. Das Tier verendet.

Auf dem Polizeirevier muss Cabbar sich sagen lassen, dass er der Schuldige sei. Er wird hinausgeworfen, nachdem der wahre Schuldige, der Autofahrer, ihm gnädig verziehen hat. Die Verfahrensweisen auf dem Polizeirevier begünstigen von vornherein den Autofahrer.

Nun geht Cabbar zu einem Grossbauern, bei dem er früher gearbeitet hat, um sich bei ihm Geld zu leihen. Er braucht unbedingt ein zweites Pferd. Aber er bekommt kein Geld. Für eine kurze Weile schippt er Sand am Fluss. Er entschliesst sich, allen entbehrlichen Hausrat zu verkaufen, um das zweite Pferd zu finanzieren. Doch während seiner Abwesenheit kommen die Gläubiger in sein Haus und holen seinen Wagen und sein einziges Pferd ab.

Auf Vorschlag seines Freundes Hasan versucht Cabbar, gemeinsam mit ihm, Leute auf der Strasse zu überfallen und auszurauben. Beide müssen schon beim ersten Versuch von einem farbigen Amerikaner ziemliche Schläge einstecken.

Eine Demonstration der Kutscher berührt Cabbar nicht; ebenso wenig hatte er auf frühere Vorschläge seiner Frau gehört, den Wagen zu verkaufen. Dass seine Umwelt sich verändert, dass der Wagen nicht die einzige Möglichkeit bildet, Geld zu verdienen, will ihm nicht in den Kopf.

Zum Schluss lässt sich Cabbar auf Hasans Betreiben darauf ein, mit Hilfe eines Geistlichen nach einem Schatz zu graben, den dieser aufgrund seiner übersinnlichen Kräfte aufspüren soll. Selbstverständlich geht dabei Cabbars letztes Geld drauf. Die Ergebnislosigkeit der Schatzsuche bringt Cabbar fast um den Verstand. Der Film endet mit dem sich im Kreise drehenden Cabbar, dessen Augen verbunden sind.

(Produktionsmitteilung)

Ağit

Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01 / 44 87 11

Turkey 1971

Elegy

Elégie



Crew:

Production Güney Film
Director Yılmaz Güney
Screenplay Yılmaz Güney
Camera Gani Turanlı
Music Arif Erkin

Cast:

Yılmaz Güney Çobanoğlu
Hayati Hamzaoglu Mehmet Emin
Bilâl İnci Ramazan
Atilla Olgaç Bekir
Yusuf Koç Sivaslı
Şahin Dolbaz Karga

Awards:

Adana Film Festival 1971:
AWARD for BEST FILM
AWARD for BEST SCREENPLAY
AWARD for BEST DIRECTOR
AWARD for BEST ACTOR

35 mm, 2200 m / 7200 ft, B0 min, 1:1.33, Colour

Elegy

Coban and his four comrades are smugglers who live in a bleak, inaccessible mountain area, where stone falls are an almost daily occurrence. The smugglers are as hard, pitiless and dry as their surroundings. They are extremely skilful in smuggling goods across the nearby border and risk their lives for operations only they can carry out. One day, Nizamettin, Sari Veli and Ramazan (who acts as contact man) negotiate a contract with Coban, in which he undertakes to transport five loads across the border. The smuggler consents to the contract but demands 200 Lira for each transport, plus additional ammunition boots and clothing. Meanwhile Sari Veli and Ramazan betray Coban to another band of smugglers, intending to share the booty with them. Coban gets into an ambush but is able to escape. As the goods are being handed over, Coban kills Sari Veli. On the way back, the group runs into the police. Coban refuses to surrender and is seriously wounded. They escape into a cave where Coban's condition deteriorates. In order to save his leader's life, one of the men descends to a nearby village and persuades a woman doctor to follow him. She succeeds in healing Coban's wounds and affectionate feelings develop between them. But Coban cannot afford to give in to his feelings: he and his men are condemned to live as outlaws. The young doctor returns to her village. A few days later Coban is shot dead by a peasant who wants to claim the reward which is on his head.

(Information supplied by the production)

Elégie

Coban et ses quatre compagnons sont contrebandiers; ils vivent dans une région sauvage et montagnaise, quasi inaccessible, et où les chutes de pierres sont fréquentes. Ils font le trafic de marchandises en passant la frontière toute proche. Ils sont durs, impitoyables et secs comme le pays où ils vivent. On les considère cependant comme les plus adroits des contrebandiers, capables d'accomplir les actions les plus périlleuses au risque de leur vie. Un jour, Coban se voit confier le transport de cinq chargements. Il exige 200 liras par transport, plus des munitions, des bottes et des vêtements. Nizamettin, Sari Veli et Ramazan, l'agent de contact, trahissent Coban auprès d'une bande rivale dans l'intention de se partager le butin. Coban tombe dans un guet-apens, mais il réussit à se sauver. A la remise de la marchandise, Coban tue Sari Veli; au retour, le groupe tombe aux mains des gendarmes. Coban refuse de se rendre et est blessé grièvement. Ils se réfugient dans une grotte; l'état de Coban ne fait qu'empirer. Pour sauver la vie de son chef, l'un des hommes descend au village le plus proche et réussit à convaincre la doctoresse qui y habite de le suivre. Celle-ci parvient à sauver Coban. Un tendre sentiment se développe entre eux. Mais Coban ne peut se permettre de céder à ses sentiments: ses hommes et lui sont condamnés à vivre en hors-la-loi. La jeune doctoresse retourne au village. Quelques jours plus tard, Coban, dont la tête a été mise à prix, est abattu par un paysan désireux de toucher la récompense promise. (Communiqué de la production)

Elegie

Coban und seine vier Kameraden sind Schmuggler. Sie leben in einer rauen und unzugänglichen Berggegend, über der fast ununterbrochener Steinschlag droht. Sie schmuggeln Waren über die nahegelegene Grenze. Sie sind hart, mitleidlos und trocken wie das Land, in dem sie leben. Sie gelten jedoch als die geschicktesten Schmuggler der Gegend, die einzigen, die fähig sind, unter Einsatz ihres Lebens auch die schwierigen Aufträge zu erfüllen. Eines Tages handeln Nizamettin, Sari Veli und Ramazan, der als Kontaktmann auftritt, einen Vertrag mit Coban aus. Ein Transport von fünf Warenladungen soll über die Grenze gehen. Der Schmuggler willigt in den Vertrag ein, verlangt aber für jeden Transport 200 Lira Bezahlung sowie zusätzlich Munition, Stiefel und Bekleidung. Sari Veli und Ramazan verraten Coban später an eine andere Schmugglerbande, um die Beute mit ihnen zu teilen. Coban gerät in einen Hinterhalt, kann jedoch entkommen. Bei der Übergabe der Waren tötet Coban Sari Veli. Auf dem Rückweg fallen die Schmuggler den Gendarmen in die Hände. Coban weigert sich, sich zu ergeben und wird schwer verwundet. Sie flüchten in eine Höhle. Dort verschlimmert sich der Zustand von Coban. Um das Leben seines Anführers zu retten, steigt einer der Männer in ein benachbartes Dorf hinab und überredet eine Ärztin, ihm zu folgen. Der Ärztin gelingt es, Coban zu retten. Zwischen den beiden entwickelt sich ein Gefühl der Zuneigung. Aber Coban kann es sich nicht leisten, seinen Gefühlen nachzugeben. Er und seine Männer sind dazu verurteilt, als Outlaws zu leben. Die junge Ärztin kehrt ins Dorf zurück. Einige Tage später wird Coban von einem Bauern erschossen, der sich die auf Cobans Kopf ausgesetzte Belohnung verdienen will.

(Produktionsmitteilung)

Arkadaş

Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01 / 44 87 11

Turkey 1974

The Friend

Le Copain

yılmaz güney



CEM-21 Matkasan Tel. 27 65 20

bu hat grafik servisi

Güney
filmcilik sanatı ve ticaret a.ş.

rej. ve senaryo

YILMAZ GÜNEY

ARKADAŞ

KERİM AFSAR-MELİKE DEMİRAĞ-AZRA BALKAN-AHU TUĞBAY
kamera: CETİN TUNCA CİVAN CANOVA ve SEMRA ÖZDAMAR

RENKLİ

Crew:

Production Güney Film
Director Yılmaz Güney
Screenplay Yılmaz Güney
Camera Çetin Tunca
Music Şanar Yurdatapan
Atilla Özdemiroğlu

Cast:

Yılmaz Güney
Kerim Afsar
Melike Demirağ

Awards:

Antalya Film Festival 1974:
SPECIAL QUALITY AWARD

35 mm, 2500 m / 8200 ft, 90 min, 1:1.33, Colour

The Friend

«Arkadaş» has nothing to do with naturalism and poverty. On the contrary, it is the life of the rich which is here placed under the magnifying glass. A mysterious friend (acted by Güney) visits a rich man in his flat. This flat is situated in an exclusive district of Istanbul. The friend discovers that the rich man's former idealism has disappeared. Tension rapidly develops in the family. The visit is an intrusion, not only for the rich man, but also for his wife and daughter.

The film shows the differing development of the men. These men, who studied together, but belonged to two different social classes, meet again years later in the tavern where they used to go as students.

The one who comes from Istanbul and is rich, has become an architect and even richer. The other, from Anatolia, studied Agronomy and was imprisoned for leading a rebellion.

The two former students start drinking and the rich architect proposes a visit to a brothel. While the architect is sleeping with a prostitute, the ex-convict prefers to hear the life descriptions of one of the girls.

Later the architect takes his fellow student home with him. There he learns that his wife has a lover. The agronomist soon embarks upon a very friendly relationship with the architect's daughter. He gives her poems to read which have more to do with the situation of the poor in Anatolia than with the rich architect in Istanbul.

The woman portraying the architect's daughter is in reality the daughter of a rich producer. Güney met her under similar circumstances to those in the film. She began to work as a singer, against her father's will, and was later the leading actress in Güney's film «The Herd». Today she lives with her husband in West Germany.

Le Copain

«Arkadaş» n'a plus rien à voir avec le naturalisme et la dénonciation de la misère. Au contraire, c'est ici la vie d'un riche qui est analysée en détail. Un ami énigmatique – interprété par Güney – rend visite à un homme riche dans son appartement situé dans un quartier résidentiel d'Istanbul. Cet ami constate que l'homme riche a tout perdu de son idéalisme d'autrefois. Des conflits se développent au sein de la famille. L'homme riche, mais aussi sa femme et sa fille, se sentent très troublés par cette visite.

La différence de l'évolution des deux hommes est mise en évidence. Deux hommes qui ont étudié ensemble, mais sont issus de classes sociales différentes, se rencontrent après des années dans une taverne qu'ils fréquentaient régulièrement du temps de leurs études.

L'un d'eux, originaire d'Istanbul et riche, est devenu architecte et encore plus riche. L'autre, originaire d'Anatolie, a étudié l'agronomie et s'est retrouvé en prison pour avoir mené une révolte populaire. Les deux anciens compagnons d'études boivent ensemble et le riche architecte suggère une visite au bordel, ce qu'ils font. Pendant que l'architecte couche avec une prostituée, l'agronome écoute une dame de la maison lui raconter sa vie.

Finalement, l'architecte emmène l'agronome chez lui. Il apprend alors que sa femme a un amant. L'agronome entretient bientôt des rapports très amicaux avec la fille de l'architecte. Il lui donne des poèmes à lire qui parlent plus souvent de la situation des pauvres gens d'Anatolie que de celle des riches architectes d'Istanbul.

L'actrice qui joue le rôle de la fille de l'architecte est réellement la fille d'un riche producteur. Güney a fait sa connaissance dans des circonstances analogues à celles du film. Contre la volonté de son père, elle commença à travailler comme chanteuse et interpréta plus tard le rôle principal dans «Le Troupeau» de Güney. Elle vit maintenant en RFA avec son mari.

Der Freund

«Arkadaş» hat nichts mehr mit Naturalismus und den Nöten der Armut zu tun. Im Gegenteil, hier wird das Leben der Reichen unter die Lupe genommen. Ein rätselhafter Freund – von Güney dargestellt – besucht einen reichen Mann in seiner Wohnung. Diese Wohnung liegt in einem exklusiven Ghetto von Istanbul. Der Freund muss feststellen, dass der einstige Idealismus des reichen Mannes verschwunden ist. Bald gibt es Konflikte in der Familie. Nicht nur der reiche Mann, auch seine Frau und seine Tochter fühlen sich durch den Besucher sehr gestört.

An den beiden Männern werden zwei verschiedene Entwicklungen aufgezeigt. Zwei Männer, die zusammen studiert hatten, aber verschiedenen sozialen Klassen angehören, treffen sich nach Jahren in ihrer Studententaverne wieder.

Der eine, aus Istanbul stammend und reich, ist Architekt geworden und inzwischen noch reicher. Der andere, aus Anatolien, hat Agrar-Ökonomie studiert und sass als Führer aufrührerischer Massen im Gefängnis.

Die beiden ehemaligen Studienkollegen trinken zusammen. Der reiche Architekt schlägt einen Besuch im Bordell vor. Während der Architekt mit einer Prostituierten schläft, hört sich der aus dem Gefängnis entlassene Agrar-Ökonom lieber die Lebensgeschichte eines Mädchens des Hauses an.

Anschließend nimmt der Architekt seinen Studienkollegen mit nach Hause. Dort erfährt er, dass dessen Frau einen Liebhaber hat. Mit der Tochter des Architekten geht der Agrar-Ökonom bald ein sehr freundschaftliches Verhältnis ein. Er gibt ihr Gedichte zu lesen, die mehr mit der Situation der armen Leute in Anatolien zu tun haben als mit der reichen Architekten in Istanbul.

Die Darstellerin der Architekten-Tochter ist in Wirklichkeit die Tochter eines reichen Produzenten. Güney lernte sie auf ähnliche Art kennen wie es der Film «Arkadaş» schildert. Sie begann, gegen den Willen ihres Vaters als Sängerin zu arbeiten und wurde später die Hauptdarstellerin von Güneys Film «Sürü». Heute lebt sie mit ihrem Mann in West-Deutschland.

Endişe

Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01/44 87 11

Turkey 1974

Anxiety

L'Inquiétude



Crew:
Production Güney Film
Süha Pelitözü
Director Şerif Gören
Screenplay Yılmaz Güney
Ali Özgentürk
Yavuz Pağda
Camera Kenan Ormanlar
Editing Şerif Gören
Music Şanar Yurdatapan

Cast:
Erkan Yücel Cevher
Kamuran Usluer Ramazan
Aden Tolay Fate
Emel Mesci Aliye
Nizam Ergüden Osman

Awards:
GOLDEN MEDAL for **BEST ACTOR** —
San Remo 1977

Antalya Film Festival 1974:
AWARD for **BEST FILM**

35 mm, 2300 m / 7500 ft, 85 min, 1:1.33, Colour

Anxiety

This is one of the first films to concern itself with the exploitation of poor workers, and it is the last film which Güney directed. He was arrested during the filming and the film was completed by his assistant, Şerif Gören. With the greatest realism possible, «Endişe» tells the story of a poverty-stricken cotton picker.

Cevher is the protagonist in this film. He is the «debton» in a feud within his own nomadic tribe. According to the tribe's laws, the «creditor» in a feud has the right to kill the head of the «debton»-family. In this case, this would mean killing Cevher, thus taking away the family's breadwinner.

The possibility is discussed of transforming the «blood-debt» into a pecuniary debt. The parties agree on a sum of 15 000 Lira, but Cevher has no money. His only hope of raising the sum is to work as a cotton picker. The farmer bosses avoid direct contact with their pickers, and only communicate with them through the mediation of an administrator, who himself does not speak to the pickers, but engages a messenger, a kind of overseer.

The administrator wants to employ Cevher's daughter as a maid. Cevher rejects this as being shameful. The administrator then offers 15 000 Lira as a «dowry». This seems too little to Cevher.

Three parallel developments now take place alongside this line of action:

- Cevher's daughter, Beyaz, and Sino, a young picker, fall in love.
- The cotton pickers' wages have not yet been settled. The bosses are expecting the official price list for cotton.
- The men in the local trade union organise a strike among the pickers, because they do not want to work under such uncertain conditions.

Cevher's plight worsens. The administrator takes no steps to raise his offer, while the time-limit set for the settlement of the blood-debt has nearly been reached. Cevher's fear causes him to become a blackleg. He picks cotton day and night. Although it is made clear to him that his problems (the bloody feud, sale of his daughter, poverty) can only be solved satisfactorily and permanently if he acts in solidarity, Cevher's fear prevails.

Meanwhile Beyaz and Sino take flight and go into town.

The administrator has raised his offer to 20 000 Lira, but Cevher no longer has a daughter to sell. He is left to the mercy of the bloody revengers.

L'Inquiétude

Ce film est l'un des premiers ayant pour thème le problème de l'exploitation des travailleurs. C'est en même temps le dernier film mis en scène par Güney. Il fut arrêté pendant le tournage. Şerif Gören, son assistant, termina le film. «Endişe», dans un style très réaliste, raconte l'histoire d'un cueilleur de coton accablé de misère.

Cevher est le personnage principal du film. C'est lui qui est la prochaine victime désignée de la vendetta où son clan est impliqué. La loi du clan donne le droit à la famille offensée de tuer le chef de famille du parti des offenseurs. Dans ce cas précis, c'est Cevher qui doit être supprimé. On discute de la possibilité de remplacer la dette du sang par une dette d'argent. On se met d'accord sur une somme de 15 000 liras. Mais Cevher n'a pas d'argent. Son seul espoir de réunir cette somme, c'est de s'engager pour la cueillette du coton. Le gros paysan, qui est au courant de son problème, est prêt à lui avancer la somme. Mais il n'est pas en contact direct avec ses cueilleurs; il y a comme intermédiaire un administrateur qui utilise lui-même les services d'un contremaître.

L'administrateur, lui, voudrait engager la fille de Cevher comme servante. Cevher refuse cette proposition qu'il trouve infamante. L'administrateur lui en offre alors 15 000 liras. Cevher trouve que c'est trop peu.

Parallèlement à l'intrigue principale, des événements plus secondaires ont lieu: Beyaz, la fille de Cevher, et Sino, un jeune cueilleur, tombent amoureux l'un de l'autre. Les salaires des cueilleurs ne sont pas encore fixés. Les propriétaires des plantations attendent de connaître le tarif officiel du coton. Le syndicat local organise un mouvement de grève parmi les cueilleurs pour protester contre de telles conditions de travail.

Cevher est de plus en plus dans la gêne. L'administrateur ne semble pas être prêt à augmenter son offre. Cependant, le délai de paiement de la dette de sang approche de son expiration. Pris de peur, Cevher devient briseur de grève et travaille nuit et jour à la cueillette. On a beau lui expliquer que tous ses problèmes ne pourront être résolus à long terme que par des actions solidaires, Cevher ne connaît que sa peur.

Entre-temps, Beyaz et Sino prennent la fuite; ils partent pour la ville.

L'administrateur est maintenant monté à 20 000 liras mais Cevher n'a plus de fille à vendre. Il ne lui reste plus qu'à mourir.

Unruhe

Dieser Film gehört zu den ersten, die sich mit der Ausbeutung mittelloser Arbeiter beschäftigen. Gleichzeitig ist dies der letzte Film, bei dem Güney Regie geführt hat. Er wurde während der Dreharbeiten verhaftet. Sein Assistent Şerif Gören drehte den Film zu Ende. «Endişe» erzählt die Geschichte eines von Armut gezeichneten Baumwollpflückers.

Cevher ist Protagonist des Films. Er ist «Schuldner» im Blutrache-Zwist seines Nomadenstammes. Nach den Gesetzen des Stammes hat der «Gläubigen» einer Blutschuld das Recht, das Familienoberhaupt der «Schuldner»-Familie zu töten. Das hiesse in diesem Fall, Cevher zu töten und der Familie den Ernährer zu nehmen. Die Möglichkeit wird diskutiert, die Blutschuld auf eine Geldschuld umzulegen. Man einigt sich auf die Summe von 15 000 Lira. Cevher hat aber kein Geld. Seine einzige Hoffnung, diese Summe aufzubringen, ist, sich als Baumwollpflücker zu verdingen. Ein Grossbauer, der sein Problem kennt, will ihm die Summe vorstrecken. Die Grossbauern vermeiden aber einen direkten Kontakt mit ihren Pflückern und verkehren mit ihnen nur über die Vermittlung eines Verwalters, der wiederum auch nicht selbst mit den Pflückern spricht, sondern einen Boten, eine Art Vorarbeiter, einschaltet.

Der Verwalter nun will Cevhers Tochter als Dienstmädchen anstellen. Das lehnt Cevher als ehrenrührig ab. Daraufhin bietet der Verwalter 15 000 Lira «Mitgift». Das erscheint Cevher zu wenig.

Alles scheint sich gegen Cevher verschworen zu haben:

- Cevhers Tochter Beyaz und Sino, ein junger Pflücker, verlieben sich ineinander.
- Die Löhne für die Baumwollpflücker stehen noch nicht fest. Die Grossbauern wollen erst die offiziellen Preise für Baumwolle abwarten.
- Die Männer der örtlichen Gewerkschaft organisieren einen Streik unter den Pflückern, weil sie unter so ungewissen Bedingungen nicht arbeiten wollen.

Cevhers Bedrängnis wächst. Der Verwalter macht keine Anstalten, sein Angebot zu erhöhen. Die Frist zur Begleichung der Blutschuld aber nähert sich ihrem Ende. Seine Angst lässt Cevher zum Streikbrecher werden. Tag und Nacht pflückt er Baumwolle. Obwohl ihm klar ist, dass alle seine Probleme – Blutrache, Verkauf der Tochter, Not – nur durch Solidarität auf Dauer zu lösen sind, überwiegt Cevhers Angst.

Beyaz und Sino ergreifen die Flucht und gehen in die Stadt.

Der Verwalter hat sein Angebot auf 20 000 Lira erhöht, aber jetzt hat Cevher keine Tochter mehr, die er für diese Summe verkaufen könnte. Er bleibt der Blutrache ausgeliefert.

Zavallılar

Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01 / 44 87 11

Turkey 1975

The Poor Ones

Les Malheureux



Crew:

Production Güney Film
Süha Pelitözü
Director Yılmaz Güney
Atıf Yılmaz
Screenplay Yılmaz Güney
Camera Gani Turanlı
Kenan Ormanlar
Music Şanar Yurdatapan
Attila Özdemiroğlu

Cast:

Yılmaz Güney Abu
Güven Senil Arap
Yıldırım Önal Hacı

Awards:

Antalya Film Festival 1974:
SPECIAL QUALITY AWARD

35 mm, 2300 m / 7500 ft, 85 min, 1:1.33, Colour

The Poor Ones

Ironically, Güney's last acting part before his sentence was that of the poor badly-treated Abu who has spent so many years in prison that it seems to him like a place of retreat, compared with the brutality of the world beyond the prison walls. Released in the middle of winter with two other friends, he discovers that hunger can easily destroy friendship, and that he has a bleak future to look forward to.

The film describes the fate of Abu, Arap and Hacı in flashbacks.

Abu grew up as a semi-orphan until his mother married for a second time. His stepfather turned him into a beggar and one night tried to make the mother prostitute herself to a stranger. She resisted the stranger, killed him and had to go to prison for 8 years. Abu committed a burglary and went to prison as well. He dreamt of his first love. She had wanted to help him find work, but nobody would employ him because his papers showed him to be a thief.

Hacı became a murderer when he saved a prostitute's life and then fell in love with her. He could not bear to see the prostitute go back to the same pimp who had tried to kill her and had then beaten him up. He suffocated the woman.

Arap had taken up a post as night-watchman, after having fled to Istanbul with his fiancée in order to be able to marry her. His employer refused to pay him wages for his services, whereupon Arap knocked the boss and his assistant to the ground.

Now all three have been released from prison and are hungry. They have no Lira in their pockets, but nevertheless order a meal in a restaurant. Arap and Hacı make themselves scarce when the bill arrives. Abu finds himself at the police station again. The inspector has pity on Abu and pays his bill. But what will happen next?

Les Malheureux

Le dernier rôle interprété par Güney avant sa condamnation, c'était – ironie du sort! – celui du malheureux Abu qui a déjà passé tant d'années en prison que c'est pour lui comme un refuge par rapport à la brutalité de l'univers extérieur. En plein hiver, il est remis en liberté avec deux compagnons de cellule et constate alors que les amitiés ne résistent pas à la faim et que son avenir n'est pas rose.

En flashbacks, le film raconte le destin de ces trois hommes, Abu, Arap et Hacı.

Abu grandit, orphelin de père jusqu'à ce que sa mère se remarie. Son beau-père l'envoie mendier; quant à sa propre femme, il veut une nuit qu'elle couche avec un autre homme. Elle se défend et tue l'étranger; on la condamne à huit ans de prison. Abu, lui, se retrouve aussi en prison après un cambriolage. Il rêve à son premier amour; elle voulait l'aider à trouver du travail mais personne n'acceptait d'embaucher un repris de justice.

Hacı est devenu meurtrier après avoir sauvé la vie d'une prostituée et être tombé amoureux d'elle. Il ne pouvait pas accepter qu'elle retourne au souteneur qui avait voulu la tuer et l'avait, lui, Hacı, roué de coups. Il tue la femme.

Arap est venu à Istanbul avec sa fiancée pour trouver du travail et pouvoir l'épouser. Il est devenu gardien de nuit. Son patron refusant de le payer, il le tue ainsi que son employé.

Ils ont maintenant été tous les trois libérés de prison et ont faim. Sans une lire en poche, ils vont dans un restaurant et se font servir un repas. Au moment où ils doivent régler l'addition, Arap et Hacı prennent le large. Abu, une fois de plus, se retrouve au commissariat de police. Le commissaire, pris de pitié, paie sa note. Mais que va-t-il arriver par la suite?

Die Armen

Güneys letzte Rolle als Schauspieler vor seiner Verurteilung war ironischerweise jene des armen, schlecht behandelten Abu, der so viele Jahre im Gefängnis verbracht hat, dass er es als einen Ort der Zuflucht empfinden muss gegenüber den Brutalitäten der Welt ausserhalb der Gefängnismauern. Mit zwei Freunden mitten im Winter aus dem Gefängnis entlassen, stellt er fest, dass Hunger ganz leicht Freundschaften zerstören kann und dass er einer öden Zukunft entgegensehen muss.

Der Film erzählt in Rückblenden das Schicksal von Abu, Arap und Hacı.

Abu wuchs als Halbwaise auf, bis seine Mutter ein zweites Mal heiratete. Der Stiefvater machte einen Bettler aus ihm. Die Mutter wollte er eines Nachts an einen Fremden verkuppeln. Sie wehrte sich gegen den Fremden und tötete ihn dabei. Dafür musste sie acht Jahre ins Gefängnis. Abu machte einen Einbruch und kam ebenfalls ins Gefängnis. Seine erste Liebe wollte ihm zu einer Arbeit verhelfen. Aber niemand stellte Abu ein, weil die Akten ihn als Dieb ausweisen.

Hacı wurde zum Mörder, als er einer Prostituierten das Leben rettete und sich in sie verliebte. Er konnte es nicht ertragen, dass die Prostituierte zu demselben Zuhälter zurückging, der sie zuerst umbringen wollte und dann ihn halb tot prügeln liess. Er ersticht die Frau.

Arap hatte eine Stelle als Nachtwächter angetreten, nachdem er mit seiner Braut nach Istanbul geflogen war, um sie heiraten zu können. Sein Arbeitgeber will ihm seine Dienste aber nicht entlohnen. Daraufhin schlägt er den Boss und seinen Dienstmann nieder.

Jetzt sind alle drei aus dem Gefängnis entlassen und haben Hunger. Sie haben keine Lira in der Tasche, lassen sich aber in einem Restaurant Essen servieren. Arap und Hacı verdrücken sich, als die Zeit für die Rechnung kommt. Abu findet sich wieder auf einem Polizeikommissariat. Der Kommissar hat Mitleid und bezahlt Abus Zeche. Aber wie geht es weiter?

Sürü

Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01 / 44 87 11

Turkey 1978/79

The Herd

Le Troupeau



Crew:

Production Güney Film
Director Zeki Ökten
Screenplay Yılmaz Güney
Camera İzzet Akay
Sound Tuncer Aydınoğlu
Editing Özdemir Arıtan
Music Zülfü Livaneli

Cast:

Melike Demirağ Berivan
Tarık Akan Şivan
Tuncel Kurtiz Hamo

Awards:

Berlin Film Festival 1979:
OTTO-DIBELIUS AWARD — Protestant
Jury
OCIC AWARD — Catholic Jury
Locarno Film Festival 1979:
GOLDEN LEOPARD — International Jury
GOLDEN APPEL — Women's Jury
London Film Festival 1980:
BRITISH FILM INSTITUTE AWARD for
the **MOST ORIGINAL AND
IMAGINATIVE FILM**

35 mm, 3500 m / 11 500 ft, 125 min, 1:1.33, Colour

GRAND PRIZE — Antwerp 1979
GRAND PRIZE — Valencia / Spain 1980
GRAND PRIZE — Belgian Filmcritic
Association 1980
PRIX FEMINA — Belgium 1980
ROYAL FILMARCHIVE AWARD — for
distribution of quality films in Belgium
1979

The Herd

«Speak to me, Berivan, speak, say a word to me!» Sirvan begs his suffering, silent beautiful wife. In his desperation he begins to hit her. Through their love they have become the loneliest people in the world, for they are strangers in their own clan, on account of family feuds originating in turn in tribal enmity.

Berivan came as a bride into Sirvan's family. Sirvan's father proudly and obstinately refuses to believe that there could ever be peace between his and Berivan's family. This is even proven by the reconciliatory gesture of Berivan's marriage to Sirvan. Berivan has three times given birth to a dead child, and ceased talking three months ago.

Hamo's sheep must be transported by rail to Ankara, where they are to be sold. Hamo needs all his sons for this operation – Sirvan (the oldest), Abuzer (an epileptic) and Silo (aged 16). Sirvan's condition for going along is that he can take Berivan with him and receives 10 000 Lira. Sirvan wants to take Berivan to a doctor in the town. The old man only consents because he has no choice. He refuses however to let Berivan see her family, although they are standing at the station. He also refuses to pay the railway personnel the usual «tip» of a few sheep. The railway attendants penalise him for his meanness by not telling him that the train had been loaded with poisonous DDT before the sheep transport.

Several sheep die on the journey and bandits even attack the train and steal sheep. Much reduced, the herd arrives in Ankara. Hamo does not want to pay his son the whole sum because he has not received all the sheep. Berivan is so weak that Sirvan carries her through Ankara on his back. According to the custom in parts of Turkey, Berivan refuses to undress herself in front of the doctor – despite her husband's urgent pleading. Next morning she is dead. Sirvan hurries to his father and begs him for money so he can convey Berivan's body home. But the request is refused.

A sheep dealer says a woman's death is not so important. This is the last straw for Sirvan, who strangles the man – clearly because he has not managed to strangle his own father. At the end of the film the latter wanders through the million-strong city, alone and forsaken.

Le Troupeau

«Parle-moi, Berivan, parle donc! Dis-moi enfin quelque chose», Sirvan, désespéré, supplie sa femme, la belle Berivan, qui souffre et se tait. Il est si désespéré qu'il se met à la battre. Leur amour les isole complètement du reste du monde; des querelles de familles en ont fait des étrangers dans leur propre clan. Berivan est venue dans la famille de Sirvan en l'épousant; Hamo, le père de celui-ci, fier et têtu, prétend qu'il est impossible de rétablir la paix entre sa famille et celle de Berivan. Même le geste de conciliation que représente le mariage de son fils avec Berivan le prouve: celle-ci a déjà fait trois fausses-couches et voilà maintenant trois mois qu'elle a cessé de parler.

Les moutons de Hamo doivent être transportés en train depuis l'est de la Turquie jusqu'à Ankara pour y être vendus. Hamo a besoin de tous ses fils pour accompagner ce transport; ils sont trois: Sirvan, l'aîné, Abuzer, qui est épileptique et Silo, âgé de seize ans. Sirvan accepte de faire le voyage à condition d'être payé 10 000 liras et de pouvoir emmener Berivan. Il a l'intention, une fois en ville, d'aller avec elle chez le médecin. Le père ne peut faire autrement que de donner son accord. Mais il refuse que Berivan revoie sa famille, alors que sa mère et ses frères et sœurs sont venus à la gare. Il refuse aussi d'acquitter le tribut habituel au personnel du train, sous la forme de deux ou trois moutons. Pour se venger, les employés ne lui disent pas que les wagons destinés à ses moutons ont servi à transporter du DDT. De nombreux moutons meurent pendant le voyage. En outre, le train est attaqué par des bandits qui en dérobent encore quelques autres. Le troupeau et les personnes qui l'accompagnent arrivent à Ankara très affaiblis. Hamo ne veut pas payer intégralement son fils parce que les moutons ne sont pas tous arrivés à bon port. Berivan est si affaiblie que Sirvan doit la porter sur son dos dans les rues d'Ankara. Dans certaines régions de la Turquie, seul l'époux a le droit de regarder sa femme; pour cette raison, Berivan, malgré les supplications de Sirvan, refuse de se déshabiller devant le médecin. Le lendemain matin, elle est morte. Sirvan va trouver son père et lui demande de l'argent pour pouvoir faire ramener le corps au village. Celui-ci refuse. Un négociant en bétail déclare que la mort d'une femme, ce n'est pas bien important. Pour Sirvan, c'en est trop: il étrangle le marchand à défaut de pouvoir faire de même avec son père, c'est évident. Celui-ci, à la fin, seul et abandonné de tous, erre à travers les rues de la grande ville.

Die Herde

«Sprich zu mir, Berivan, sprich doch, sprich doch endlich ein Wort zu mir», bittet Sirvan seine schöne, leidende, stumme Frau Berivan völlig verzweifelt. So verzweifelt, dass er anfängt, sie zu schlagen. Ihre Liebe macht die beiden zu den einsamsten Menschen auf der Welt, weil sie aufgrund von Familienstreitigkeiten schliesslich Fremde im eigenen Clan wurden.

Berivan kam als Braut in die Familie von Sirvan, dessen Vater Hamo stolz und halsstarrig nicht daran glaubt, dass es zwischen seiner und Berivans Familie jemals Frieden geben könnte. Sogar die Geste, die schöne Berivan als Angebot des Friedens mit Sirvan zu verheiraten, scheint zu beweisen: Berivan hat dreimal ein totes Kind zur Welt gebracht, und vor drei Monaten hat Berivan aufgehört zu sprechen.

Die Schafe von Hamo müssen per Eisenbahn aus dem Osten der Türkei nach Ankara transportiert werden, wo sie verkauft werden sollen. Hamo braucht für diesen Transport alle seine Söhne: Sirvan, den Ältesten, Abuzer, den Epileptiker und Silo, den Sechzehnjährigen. Sirvan fordert fürs Mitkommen die Begleitung Berivans und 10 000 Lira. Er will Berivan in der Stadt zu einem Arzt bringen. Nur weil er gar nicht anders kann, stimmt der Alte zu. Er verhindert aber eine Begegnung Berivans mit ihrer Familie, obwohl ihre Mutter und Geschwister am Bahnhof stehen. Er verweigert auch dem Zugpersonal das erwarteten Handgeld in Form einiger Schafe. Für diesen Geiz bestraft ihn das Zugpersonal und verschweigt ihm, dass die Güterwaggons vor dem Schaftransport mit dem giftigen Pflanzenschutzmittel DDT beladen waren. Unterwegs gehen sehr viele Schafe ein. Später überfallen auch noch Banditen den Zug und stehlen Schafe.

Sehr geschwächt kommen die Herde und ihre Begleiter in Ankara an. Hamo will seinem Sohn nicht die ganze Summe bezahlen, weil auch nicht alle Schafe angekommen sind. Berivan ist so schwach, dass sie von Sirvan auf dem Rücken durch Ankara getragen wird. Weil in bestimmten Teilen der Türkei noch immer nur der Ehemann das Recht hat, seine Frau zu sehen, weigert Berivan sich beim Arzt – den inständigen Bitten ihres Mannes zum Trotz –, sich auszuziehen. Am nächsten Morgen ist Berivan tot. Sirvan eilt zu seinem Vater und bittet um Geld, damit er Berivans Leiche nach Hause schaffen kann. Aber die Bitte wird ihm abgeschlagen. Ein Schaffhändler meint, der Tod einer Frau wiege nicht so schwer. Das erträgt Sirvan nicht mehr: er erwürgt den Schafkäufer – an seinen Vater Hand zu legen, hat er nicht gewagt. Der Vater irrt am Ende total allein und von allen verlassen durch Ankara, die Millionenstadt.

BASTUS
FILM
EXPORT

Güney
film

Düşman

Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01 / 44 87 11

Turkey 1979

The Enemy

L'Ennemi



Crew:

Production Güney Film
Screenplay Yılmaz Güney
Director Zeki Ökten
Camera Çetin Tunca
Sound Tuncer Aydınoğlu
Necip Sarıcıoğlu
Editing Zeki Ökten
Elisabeth Waelchli

Cast:

Aytaç Arman
Güngör Bayrak
Güven Şengil

Awards:

Berlin Film Festival 1980:
SPECIAL AWARD for **BEST**
SCREENPLAY — International Jury
OCIC AWARD — Catholic Jury

35 mm, 3430 m / 11 250 ft, 125 min, 1:1.33, Fuji Color

The Enemy

Ismail takes the early-morning ferry from Eceabat in the Dardanelles to Cannakkale on the Asian side of Turkey to look for work. The Labour Exchange is packed with prospective workers, and Ismail – shy and inexperienced – is considered too educated by the employers. He returns to Eceabat.

His unemployment breeds tensions in his family: his wife Naciye is bad-tempered; his mother-in-law complains. His daughter is his only solace. When a friend tells him of a job – poisoning stray dogs – Ismail feels compelled to accept it. But the sight of the dying animals affects him too deeply, and he quits. Spurred on by the complaints of the wife he loves, Ismail decides to visit his family and ask for a share of his patrimony.

His father and brother are working on the land, and are unsympathetic. His father insists that Ismail no longer has any right to the land from which he moved away. Ismail, to his mother's distress, fights his brother. He returns to Naciye who, recognising his depressed state, prays that he will stay at home with her that day. But driven by his need to find a job, Ismail goes into town to meet his friend and runs into his next-door-neighbour's son, Selim, who works in Istanbul.

Selim suggests that Ismail come with him to Istanbul, where he can get him a permanent job in the factory in which he himself works. But when he returns to ask his wife how she'd feel about this, Naciye has already left him – and gone to Istanbul.

Aware for the first time that he has been blind to what was going on around him, Ismail accepts Selim's offer and takes a job in a place where the worker's rights are defended by labour unions. He leaves his daughter with his mother, and takes his mother-in-law with him, determined to find a viable future away from his old traditions.

L'Ennemi

Ismail prend le ferry de Eceabat à Cannakkale, en Asie mineure, pour y chercher du travail. Les chômeurs se pressent au bureau d'embauche. On explique à Ismail, timide et sans expérience, que sa formation est trop poussée. Il rentre à Eceabat.

Le chômage provoque des tensions dans sa famille; sa femme Naciye est de mauvaise humeur, sa belle-mère rouspète. Sa seule consolation est sa fille. Lorsqu'un ami lui parle d'un travail – il s'agit d'empoisonner des chiens errants – Ismail a l'impression de ne pas avoir le choix. Mais la vue des chiens agonisants le touche trop et il arrête ce travail. Talonné par les reproches de sa femme qu'il aime, il décide d'aller rendre visite à sa famille et de réclamer sa part de l'héritage paternel.

Cependant, son père et son frère, des paysans, ne montrent aucune pitié. Le père affirme qu'Ismail n'a aucun droit sur cette terre qu'il a quittée. Ismail se bat avec son frère, au grand effroi de la mère. Il retourne chez Naciye qui, voyant son désespoir, le prie de rester à la maison ce jour-là. Mais Ismail veut trouver du travail et va en ville pour rencontrer un ami. Il trouve Selim, le fils du voisin, qui travaille à Istanbul et lui propose d'y venir avec lui; il pourrait lui procurer un emploi stable à l'usine où lui-même travaille. Ismail rentre à la maison pour demander à Naciye ce qu'elle en pense mais elle est déjà partie, pour Istanbul.

Ismail réalise pour la première fois que beaucoup d'événements, dans sa vie, lui échappaient complètement. Il accepte la proposition de Selim, trouve un emploi en usine, où les droits des travailleurs sont défendus par un syndicat. Il laisse sa fille chez sa mère et emmène avec lui sa belle-mère, bien décidé à ne plus concevoir son avenir selon les vieilles traditions.

Der Feind

Ismail fährt mit der Fähre von Eceabat nach Cannakkale auf der asiatischen Seite der Türkei, um Arbeit zu suchen. Im Arbeitsamt drängen sich Arbeitssuchende. Ismail, der schüchtern und ohne Erfahrung ist, wird erklärt, dass er zu gebildet sei. Er kehrt nach Eceabat zurück.

Die Arbeitslosigkeit verursacht in seiner Familie Spannungen: seine Frau Naciye ist schlecht gelaunt, seine Schwiegermutter nörgelt. Seine Tochter ist Ismails einziger Trost. Als ein Freund ihm von einem Job erzählt – er soll streunende Hunde vergiften –, hat Ismail das Gefühl, keine Alternative zu haben. Der Anblick der sterbenden Tiere geht ihm jedoch zu nah. Er hört wieder auf. Angespornt durch die Vorwürfe seiner Frau, die er liebt, beschliesst er, seine Familie zu besuchen und seinen Anteil am väterlichen Erbe zu fordern.

Sein Vater und sein Bruder, Landarbeiter, haben jedoch kein Mitgefühl. Der Vater betont, dass Ismail kein Recht auf das Land habe, das er verlassen hat. Ismail prügelt sich zum Schrecken seiner Mutter mit seinem Bruder. Er kehrt zu Naciye zurück, die ihn, wegen seiner grossen Verzweiflung bittet, an diesem Tag bei ihr zu bleiben. Aber Ismail will Arbeit finden und geht in die Stadt, um einen Freund zu treffen. Er begegnet Selim, dem Sohn seines Nachbarn. Selim arbeitet in Istanbul. Er schlägt Ismail vor, mit nach Istanbul zu kommen, wo er ihm in seiner Fabrik eine feste Stelle besorgen könne. Als Ismail nach Hause kommt, um Naciye zu fragen, wie ihr der Vorschlag gefalle, ist sie nicht mehr da. Sie hat ihn verlassen und ist nach Istanbul gezogen.

Ihm wird zum ersten Mal klar, dass er für die Geschehnisse um sich herum kein offenes Auge hatte. Er akzeptiert Selims Angebot und nimmt einen Job in einer Fabrik an, in der die Rechte der Arbeiter von einer Gewerkschaft verteidigt werden. Er lässt seine Tochter bei seiner Mutter und nimmt seine Schwiegermutter zu sich, entschlossen, seine Zukunft nicht mehr nach den alten Traditionen zu gestalten.

Besuch auf Imrali — Eine Begegnung mit Yılmaz Güney

Visit to Imrali —
An Encounter with Yılmaz Güney

Une visite à Imrali —
Rencontre avec Yılmaz Güney



Crew:

Production Janus Film & Güney Film
Directors Hans Stempel,
Martin Ripkens
Camera Çetin Tunca
Sound Klaus Langer
Editing Inge Martin

16 mm — 500 m/1600 ft — 46 min — Fuji Colour —
german — Germany 1979

Biography:

Martin Ripkens, born in 1934, and Hans Stempel, born in 1924, live in Munich. The former started with a profession in the book trade, the latter as a journalist. They work together as critics and advisers to a film company. For television they have made programmes on Bergman, Bresson, Ozu and other film-directors.

Biographie:

Martin Ripkens, né en 1934, et Hans Stempel, né en 1924, vivent tous deux à Munich. L'un fut d'abord libraire, l'autre rédacteur. Ils travaillent ensemble comme critiques et comme conseillers d'une société de production de films. Ils ont tourné ensemble quelques courts métrages et écrit des livres d'enfants. Ils ont fait plusieurs émissions télévisées, entre autres sur Bergman, Bresson et Ozu.

Visit to Imralı – An Encounter with Yılmaz Güney

Of course we could visit him, our Turkish friends told us. «Him» was Yılmaz Güney, sentenced to 19 years imprisonment for alleged murder, who has for a long time been a special tip among film-enthusiasts and, since his success in Berlin and Locarno with «Sürü» (The Herd), a revered film-maker among ourselves as well.

A visit to a Turkish prison – we were very sceptical. Scenes from Alan Parker's «Midnight Express» inevitably ran through our heads. We could even interview Güney, we were told persistently. Why not a television interview then, we asked. Why not, was the answer. Did my friend Martin Ripkens and myself still have prejudices about Turkey?...

So we wrote an exposé which was played to Güney, and Güney agreed. The interview was to take place on a given Friday, because the boat from Istanbul to the prison island, Imralı, in the Sea of Marmora (where Güney has been living since the beginning of the year) only sails on Fridays. The first attempt fell through. Neither the Ministry of Justice nor the Foreign Ministry had given their permission. The usual bureaucracy, we were told; why should Turkey not suffer from it too?

The boat took about three hours, arriving at Imralı at around midday. We were to be picked up again at 6 p.m.

Güney had prepared himself well. He replied without hesitation in a slightly lecturing tone. The violence one sees in his films, he says, is no invention, it is the violence which one experiences daily. There are only a few emancipated women in Turkey because there are only a few independent women. Whoever is dependent on money from a husband or a father cannot develop freely. Blood feuds vanish with feudalism. He then addressed a topic which he always returned to: Turkey is a society in transition, no longer feudalism but not yet capitalism, although it suffers the excesses of both.

The public prosecutor had listened to some of these answers. He said we had better leave the films on the island to begin with, he would send them to us. He thought he was being conciliatory when he said we could take the films after all, he would be content with the tapes. As we were taking our leave, he indicated that we could take everything. There was nothing left but to thank him. We made a sign of obeisance to the many, nameless prisoners standing on the jetty, staring speechlessly.

Hans Stempel

Une visite à Imralı – Rencontre avec Yılmaz Güney

Bien sûr que nous pouvions lui rendre visite, affirmaient nos amis turcs; lui, c'est Yılmaz Güney, condamné à 19 ans de réclusion pour un prétendu meurtre, cinéaste apprécié, particulièrement après le succès de ses films aux festivals de Berlin et de Locarno.

Nous étions très sceptiques quant à cette visite dans une prison turque. Dans notre esprit, inévitablement, se déroulaient des scènes du «Midnight Express» d'Alan Parker. Nous pourrions même interviewer Güney, nous affirmait-on obstinément. Et pourquoi pas aussi une interview télévisée, avons-nous demandé. Mais oui, pourquoi pas, nous répondit-on. Est-ce que mon ami Martin Ripkens et moi, nous avons vraiment encore des préjugés vis-à-vis des Turcs?...

Nous avons alors écrit un exposé qui fut remis à Güney; celui-ci était d'accord. L'interview devait avoir lieu un vendredi bien précis car il n'y a de bateau que ce jour-là pour aller d'Istanbul à l'île-prison d'Imralı, dans la mer de Marmara, où vit Güney depuis le début de l'année. La première tentative échoua cependant. Ni le ministère de la justice, ni celui des affaires étrangères n'avaient donné leur autorisation. C'est l'habituelle bureaucratie, nous dit-on, pourquoi la Turquie, justement, ne devrait-elle pas souffrir de ce mal?...

Le bateau met environ trois heures pour atteindre Imralı; nous devons arriver vers midi et le bateau reviendrait nous chercher vers 18 heures.

Güney s'était bien préparé, il répondait sans hésiter, sur un ton un peu docte. Il nous dit que la violence que l'on voyait dans ses films, il ne l'avait pas inventée, mais qu'elle faisait partie du quotidien, qu'il n'y avait que très peu de femmes émancipées en Turquie parce que la plupart des femmes sont dépendantes financièrement de leur père ou de leur mari, que la vendetta existait encore mais disparaîtrait avec le féodalisme. Enfin le thème sur lequel il revint plusieurs fois: la Turquie serait en période de transition entre féodalisme et capitalisme et aurait actuellement à supporter les abus des deux systèmes.

Le procureur général avait écouté une partie des réponses; il pensait qu'il valait mieux que nous laissions les films sur l'île, il nous les enverrait plus tard. Il voulut ensuite se montrer conciliant et nous dit que nous pouvions déjà emporter les films, que les bandes magnétiques lui suffisaient. Au moment où nous partions, il nous rappela pour nous dire que nous pouvions tout emporter. Il ne nous restait plus qu'à remercier. Nous saluâmes aussi les nombreux prisonniers anonymes qui se tenaient sur le quai, immobiles et muets.

Hans Stempel

Besuch auf Imralı – Eine Begegnung mit Yılmaz Güney

Natürlich könnten wir ihn besuchen, meinten unsere türkischen Freunde, ihn, Yılmaz Güney, wegen angeblichen Totschlags zu 19 Jahren Gefängnis verurteilt und seit langem ein Geheimtip unter Cineasten. Nach dem Berliner wie dem Locarneser Erfolg von «Sürü» («Die Herde») ein auch bei uns gepriesener Filmemacher.

Besuch in einem türkischen Gefängnis, wir waren sehr skeptisch. In unserem Hinterkopf liefen Szenen aus Alan Parkers «Midnight Express» ab, wohl unvermeidlich. Wir könnten Güney auch interviewen, versicherte man uns hartnäckig. Warum nicht gleich in Fernsehinterview, fragten wir. Warum nicht, war die Antwort. Hatten wir, mein Freund Martin Ripkens und ich, immer noch Vorurteile gegenüber Türken?...

Wir schrieben also ein Exposé, das Güney zugespielt wurde. Güney war einverstanden. An einem festgesetzten Freitag – denn nur freitags fährt ein Schiff von Istanbul zur Gefängnisinsel Imralı im Marmarameer, auf der Güney seit Anfang des Jahres lebt – sollte das Interview stattfinden. Doch der erste Anlauf misslang. Weder das Justizministerium noch das Auswärtige Amt hatten ihre Genehmigung gegeben. Die übliche Bürokratie, sagte man uns, warum sollte gerade die Türkei nicht unter Bürokratie leiden?...

Etwa drei Stunden braucht das Schiff bis Imralı, gegen 12 Uhr sollten wir ankommen, gegen 18 Uhr würde uns das Schiff wieder abholen.

Güney hat sich gut vorbereitet, er antwortet ohne Stocken, in einem leicht dozierenden Ton. Die Gewalt, die man in seinen Filmen sehe, sei nicht seine Erfindung, sondern die Gewalt, die man täglich erlebe. Es gebe nur wenige emanzipierte Frauen in der Türkei, weil es nur wenig selbständige Frauen gebe, wer vom Geld des Mannes oder Vaters abhängig sei, könne sich nicht frei entwickeln. Blutrache sei noch immer ein Teil der Wirklichkeit, würde aber mit dem Feudalismus verschwinden. Und dann kommt ein Thema, auf das er immer wieder zurückkommt, die Türkei sei eine Übergangsgesellschaft, nicht mehr Feudalismus und noch nicht Kapitalismus, obwohl sie an den Auswüchsen beider Systeme leide.

Der Staatsanwalt hatte sich einen Teil dieser Antworten angehört, er meinte, dass wir die Filme wohl besser zunächst auf der Insel lassen sollten, er werde sie uns nachschicken. Dann glaubte er wohl, sich konziliant verhalten zu müssen, wir könnten die Filme schon mitnehmen, er wäre mit den Tonbändern zufrieden. Doch als es zum Abschied kommt, winkt er ab, wir könnten alle Sachen mitnehmen. Uns bleibt nur übrig, uns zu bedanken. Wir vorbeugen uns auch vor den vielen namenlosen Gefangenen, die noch immer an der Mole stehen und uns stumm anblicken.

Hans Stempel

Yol

Josefstrasse 106
P.O.Box 171 CH-8031 Zürich
Phone: 01 / 44 87 11

The Way

La Voie



Crew:

Production Güney Film
Cactus Film
Director Serif Gören
Screenplay Yılmaz Güney
Camera Erdoğan Engin
Editing Yılmaz Güney
Elisabeth Waelchli
Music Sebastian Argol
Kendal

Cast:

Tarık Akan
Şerif Sezer
Halil Ergün
Necmettin Çobanoğlu
Hikmet Çelik
Tuncay Akça

Awards:

Cannes Film Festival 1982:
GOLDEN PALM — International Jury
FIPRESCI AWARD
SPECIAL MENTION — Oecumenical
Jury

35 mm — 3040 m / 9970 ft — 111 min — 1:1,33 — Fuji
Colour Negative — turkish — produced 1982

**The Original Motion Picture
Soundtrack «YOL» is
available on records/
cassettes in your next
record-shop**

The Way

In the period following the military fascist coup of September 12th in Turkey, at the time when repressive measures are being brought to bear in all areas of social life, leave permits for those in semi-open prisons are suspended until further notice. In order to qualify for leave, the detainees are required to have served a third of their sentence and have a record of faultless conduct. Insult, physical maltreatment, repression, forced labour and arbitrariness are for them the order of the day. For those detainees who await leave, there remains only one attitude: resignation and submission.

The day arrives when the prison administration announces the reinstatement of the leave system. For some, their dream is at last realized. Joy and sadness, enthusiasm and apprehension intermingle. They are to recover, they think, all that they have so much missed over the years. Yet is not life pitted with troubles and studded with traps?

Through the social environments and reports of five detainees on leave, «Yol» endeavours to revisualize the human landscape of Turkey, the oppression endured by its inhabitants, and in particular, that to which the Kurdish nation is subjected, the position of the woman in that society, the appalling consequences of patriarchal morals — this whilst striving to slip through the inevitable meshwork of censorship. Pain, hatred, love, remorse and impotence take shape in the turbulence of life, sometimes profound in their expression, sometimes in their most superfluous forms. Dignity leads some towards a denial of resignation, incites them even to the point of open resistance, which provides a breeding ground for future rebellion. However these acts of bravery, these gestures of pride, are not in the foreground; they are discretely articulated.

The story is essentially constructed around three people: Seyit Ali, Mehmet Salih and Ömer... The youngest of those on leave, Yusuf, is arrested at the outset for having lost his papers. He will not be able to go to Gaziantep, where his family live, and offer his canary to his beloved. As for Mevlüt, the fourth hero of the film, caught within the clutches of patriarchal custom, he must endure the constraints and interdictions set up betwixt he and his fiancée. And how he had missed her. One might even say that life on the outside was but an extension of that within. Mevlüt feels as though he is still under surveillance, still in chains. But the walls of this other universe which incarcerates him are not of stone, but of traditions and moral constraints.

The three heroes; Seyit Ali, Mehmet Salih and Ömer, are swept along separately on life's currents, the tide of suffering and intolerable ordeals. What hopes they had nurtured on leaving prison! What illusions! Their leave, however short, had had the air of liberty about it. They believed that a week would suffice to let them forget their distress and humiliation. Consequently their disappointment was greater. So much for liberty on the outside! Under the yoke of social, economic and moral burdens, they are no more than puppets manipulated by the strings of an uncontrollable destiny. So what should they do? Mehmet Salih, beaten to submission by his brother-in-law can offer no answer. But Seyit and Ömer have their backs to the wall. His brother killed by the gendarmes and faced with his family's misery, Ömer decides not to return. It is better to die young and with dignity than old but humiliated.

Haunted by the death of his wife and his own desertion, Seyit Ali feels torn and pulled apart by a situation without remedy. Should he return to prison? He does not know what to do. His helplessness and remorse torment him constantly. The train, like destiny takes him to we know not where...

Yılmaz Güney

«Like a clap of thunder the film 'Yol' made its presence felt; a film from exile, testifying to the backward, enslaved and degenerate homeland of the Turkish writer and film director Yılmaz Güney — not a beautifully coloured culture pill, but a cry of pain and passion. At the same moment as in Ankara, the Foreign Minister Haig confirmed the 465 million-dollar budget of America's military aid to Turkey, in Cannes someone screamed out against the military forces, against the oppression and against the terror in his land.»

Martin Schaub, TAGES-ANZEIGER, Zürich, 17. 5. 1982

La Voie

Dans la période qui suit le coup d'état militaire fasciste du 12 septembre en Turquie, à l'instar des mesures répressives prises dans tous les domaines de la vie sociale, les permissions de sortie dans les prisons semi-ouvertes sont suspendues jusqu'à nouvel ordre. Pour mériter une permission, les détenus doivent avoir purgé le tiers de leur peine et avoir fait preuve d'une conduite irréprochable. Injures, sévices corporels, répression, travaux forcés et l'arbitraire, sont leur lot quotidien. Aux détenus qui attendent les permissions, il ne reste qu'une seule solution: la résignation et la soumission.

Un beau jour, l'administration pénitentiaire annonce la reprise des départs en permission. Le rêve se réalise enfin pour certains. Joie et tristesse, enthousiasme et appréhension se mêlent. Ils vont, pensent-ils, retrouver tout ce qui leur avait tant manqué des années durant. Mais, la vie n'est-elle pas jalonnée de peines et parsemée de pièges?

Partant des milieux et rapports de cinq détenus permissionnaires, «Yol» s'efforce de repindre le paysage humain de la Turquie, l'oppression vécue par les gens du peuple et en particulier celle que subit la nation kurde, la place de la femme dans cette société, les retombées effroyables d'une morale patriarcale. Tout en tentant de passer à travers les mailles inévitables de la censure. La douleur, la haine, l'amour, le remords et l'impuissance prennent corps dans le tourbillon de la vie. Parfois en profondeur, parfois dans leurs expressions les plus superflues. La dignité conduit certes au refus de la résignation, incite à tenir tête, voire à résister ouvertement et nourrit les grandes révoltes futures. Toutefois, ces actes de bravoure, ces signes de fierté ne sont pas au premier plan; ils sont relatés par touches discrètes.

L'histoire est essentiellement tissée autour de trois personnes: Seyit Ali, Mehmet Salih et Ömer... Le plus jeune des permissionnaires, Yusuf se fait arrêter dès le début du récit pour avoir perdu ses papiers. Il ne pourra pas se rendre à Gaziantep, auprès des siens et offrir son canari à sa bien-aimée. Quant à Mevlüt, le quatrième héros du film, pris dans les tenailles des mœurs patriarcales, il souffrira des contraintes et interdits érigés entre lui et sa fiancée. Or, combien elle lui avait manqué. On dirait que la vie hors des murs ne fait suite qu'à la prison. Mevlüt se sent toujours sous surveillance, toujours enchaîné. Mais les murs de cet autre univers carcéral sont faits non de pierres, mais de traditions et de contraintes morales.

Les trois héros principaux; Seyit Ali, Mehmet Salih et Ömer, se font entraîner, chacun de son côté, par les courants de la vie, marées de souffrance et d'insupportables épreuves. Que d'espoirs avaient-ils nourris au sortir de la prison. Que d'illusions. Une permission, même très courte, leur avait donné un air de liberté. Ils croyaient qu'une semaine suffirait à leur faire oublier le chagrin et l'humiliation. La déception n'en sera que plus grande. Foin de liberté à l'extérieur! Sous le joug des contraintes sociales, économiques et morales, ils ne sont que des marionnettes prises dans les ficelles d'un destin qui leur échappe. Que faire alors? Mehmet Salih, abattu par son beau-frère, n'a pas à y répondre. Mais Seyit et Ömer sont au pied du mur. Son frère tué par les gendarmes, et face à la misère des siens, Ömer décide de ne plus rentrer. Mieux vaut mourir jeune et digne que vieux mais humilié.

Hanté par la mort de sa femme et sa propre désertion, Seyit Ali se sent déchiré, écartelé par l'irréversible. Retourner ou non en prison? Il ne sait que faire. L'impuissance et le remords ne cessent de le harceler. Le train, tel le destin, l'emporte vers on ne sait où...

Yılmaz Güney

«C'est tel un coup de tonnerre qu'apparut 'Yol', le film évoquant depuis l'exil la patrie retardataire, asservie, corrompue de l'écrivain et réalisateur turc Yılmaz Güney — non pas une pillule culturelle idéalisée, mais un cri de douleur et de passion. Au moment précis où le secrétaire aux affaires étrangères, M. Alexander Haig, confirmait à Ankara le budget d'aide militaire américaine à la Turquie pour un montant de 465 millions de dollars, l'on entendit pousser un cri de protestation, d'opposition à Cannes contre le régime militaire, contre la répression, contre la terreur dominant ce pays.»

Martin Schaub, TAGES-ANZEIGER, Zürich, 17. 5. 1982